

Enfin, *Chant de la graine d'Alger* naît d'un voyage et de rencontres littéraires en Algérie. L'ardeur est tempérée par la lucidité : « La parole est notre mémoire attention aux escrocs ! » Le poète mesure le fossé des malentendus, les entraves au partage : « tout dire du parcours est épreuve qui conduit à l'impossible / qui es-tu que fais-tu avec quel souffle répondre ? [...] je me sens comme un enfant qui a oublié son chemin. » D'un postulat aphoristique appelant l'entente universelle, Okoundji redonne voix à son exigence éthique : « Puisque l'homme est fait de terre / toute la terre est sa patrie. » Il retrouve la paix intérieure en rendant hommage aux poètes disparus : Dib, Sénac Belamri, Amrouche..., mais vilipendé les jeux stériles et pervers d'intellectuels narcissiques : « l'effort pour rendre l'autre fou ! »

Michel Suffran définit avec justesse la posture éthique de plein accord avec la poétique de Gabriel Mwéné Okoundji : « Lourd apostolat (le mot n'est pas excessif) que d'assumer pleinement une telle religion du Verbe incarné. De sauvegarder son ardeur de flamme vive. Car cela présuppose un refus radical de l'hérémisme desséchant comme de l'abstraction savante. En bref, de tout ce qui entraverait un indispensable recueillement. Et qui ferait d'une culture millénaire une langue morte, un simple objet d'archéologie. » On ne saurait mieux dire...

Michel MÉNACHÉ

Philippe DENIS : *Si cela peut s'appeler quelque chose* (La Ligne d'ombre, 10 €).

Une constellation vagabonde, c'est d'une publication à l'autre ce que désigne l'œuvre de Philippe Denis, et que confirme aujourd'hui *Si cela peut s'appeler quelque chose*, après, notamment, *Alimentation générale* (2010), *Petits traités d'aphasie lyrique* (2011). Pour autant, chaque texte a sa cohésion. Dans le dernier recueil, elle est d'autant plus forte qu'elle anime des pages que parait animer un appel centrifuge. Autrement dit, la signification de l'œuvre se joue à l'aplomb du sens du texte et de la matérialité de la page, du volume. D'où la fémété paradoxale de cette composition qui symétriquement dispose, comme en regards croisés, une série de brèves « églogues » et une suite équivalente de haïkus, « moi et Issa », volets flanqués de « trois poèmes revisités » et d'un « rabiote » dont le principe est aussi ternaire (pages composées de 3 notes) — le tout moins encadré qu'ouvert par un exergue auquel répond en fin de recueil une manière d'apostille.

Le titre du recueil inverse de dépit en défi la parenthèse où Baudelaire exprime son incertitude quant à l'atteinte de son idéal d'une prose poétique. Par un retournement semblable, l'effet de contention n'est ressenti si savoureux, jubilatoire même, qu'en fonction de ce tropisme marginal où s'inscrit la poétique de Philippe Denis, en un tracé rebelle entre prose et poésie, écriture et dessin, se jouant tant de leurs dissonances que de leurs accords, en ces frontières dont importe moins ce qu'elles enclosent que le dehors désirable. C'est bien ce que vérifie, si l'on revient à l'ensemble de l'œuvre publiée, le déplacement vers l'extérieur du volume de l'inscription sur l'amanite : « Feuilletant les lamelles / d'une amanite, / le poids du livre. » À quelques variantes près, ce fragment provient, après un passage par *Alimentation générale*, du recueil *Églogues* (1988). Telle une effectuation de l'exergue, littéralement « espace réservé hors de l'œuvre », il amorce ici, en réponse à la souple carresse du mycologue, le déploiement qui libère dans leur régularité naturelle, identique et nouvelle, ces figures d'une libration axiale en quoi se résout, sous le toucher du lecteur, la matérialité du volume tenu en main. Il y a donc recouplement entre l'« image », son site, l'acte physique de lecture. L'apostille finale ouvre sur la trace frayée par des mots partis en cavale « dans la fraîcheur indemne de la poussière », en un effet de rémanence du texte, comme poussé au-delà de son point d'extinction.

Dans cette tension vers les marges, se décide (« l'éclosion ») de l'œuvre, en ses divers aspects, sa vibration, faite d'allers et retours, de rondes et de maraudes : si le philosophe « va l'amble », le poète « caracole » (*Petits traités...*). Le déplacement de l'exergue cité est exemplaire de l'alacrité d'une partition faite de griffures, volte-face, voire gammes d'humeur : une météorologie interne y sévit, et ses orages, qui suspend, corrige la note à peine énoncée, tant est redouté le danger d'un discours « en terrain conquis » : « moi, « on pêche ou on bavarde ». D'où l'allure incédite du compagnonnage à distance entre « moi et Issa » (on aura noté la malice dans l'ordre de présence), attachement qui passe d'abord par une interrogation sur l'art énigmatique des haïkus : « une visée précise qui, sans (re)pense qui, produit un objet de la pensée » (*Alimentation...*). Cet extrême où le désir d'effacement se renonce en son accomplissement est atteint dans ces brefs énoncés où le « je » se dissout dans la saisie d'une continuité entre moi et non-moi, au prix de sauts spatio-temporels. La sympathie de l'auteur pour ce laconisme intrépide s'éprouve dans le « revif » que sa réécriture opère : « Colimaçon / depuis quand te cramponnes-tu / à mon oreil ? » (Roger Munier traduisait : « Quand est-il venu / si près de moi / cet escargot ? »). La traduction ouvre aussi cet espace corsaire, aux limites indécidables, déplacées, déroulantes.

La pensée sensible des haïkus s'accorde à l'acuité retorse, gourmande, de la réflexion de Philippe Denis, dont il donne la formule quasi barthesienne : « Si penser est de l'ordre d'une critique moelleuse du sens, je pense » (*Alimentation...*). Le délectable est dans le rapport d'intimité aux mots, quasi artisanal, rapport jaloux, rapace, attentif à déloger le ver métaphysique. Il entre aussi dans les réticences subtiles de l'énonciation, un art de la critique au second degré, et les relectures qu'elle induit. L'ironie distancée crée un « je » impersonnel, redistribue les données, Allémées, réversibles, en trompe-l'œil, réflexions et notations concrètes peuvent se prendre l'une pour l'autre, tel le papillon qui, tout au désir de « siphonner son quota de réel » serait « à l'arrêt sur le papier peint ». Critique et création, poésie et prose, original et traduction, image et page s'entrouvent, conversent, quitte à fatiguer dans leurs échanges : *Si cela peut s'appeler quelque chose...*

Alain MASCAROU

Cécile OUMHANI : *Tunisie, carnets d'incertitude* (Éditions Elyzad, 15,90 €).

Sous ce beau titre, emblématique du devenir d'un pays pris dans les turbulences de la révolution tout autant que de l'impossibilité de se fier à des témoignages partiels et indirects, *Tunisie, carnets d'incertitude* couvre une période de trois ans, marquée par la révolution tunisienne qu'a déclenchée l'immolation par le feu, fin décembre 2010, d'un jeune vendeur de Sidi Bouzid, désespéré par l'interdiction qui lui était faite de vendre ses légumes. Ouverture, répression (centaines de morts, milliers de blessés), apaisement dû à la fuite du tyran et à la démission de la police du régime, suivi d'une montée du salafisme synonyme de menaces pour la liberté et la dignité, notamment des femmes, de réplis sur soi, de haine de l'étranger, d'assassinats politiques... Face à cette situation de troubles profonds où espoir, désespoir, terreur coexistent, où l'on se racle « à la certitude du sol », c'est un morceau d'histoire que nous livre ici Cécile Oumhani, sur la Tunisie d'abord, mais aussi les pays limitrophes, Syrie, Égypte, Libye, où la violence de ces printemps arabe se révèle parfois plus sanglante, plus destructrice encore.

*Assise au bord du lit, elle tortille un bout de couverture*

*Misrata, la ville-martyre*

*Assiégée par les forces kadhafistes*

*Plusieurs membres de sa famille tués au combat*